



Bulletin des Amis de saint François de Sales

Suisse : Ed. Les Amis de Saint François de Sales , C.P. 2016 – 1950 Sion 2 – CCP 87-187745-4

Du nouveau sur le Bouddhisme

(Tiré de : *La Gnose en question*, d'Etienne Couvert,

(Diffusion de la P.F., B.P. 1, 86190 Chiré-en-Montreuil)

On vient de publier un ouvrage remarquable et inattendu qui va rouvrir le dossier des origines du Bouddhisme. Nous avons eu l'heureuse surprise d'y retrouver confirmées les conclusions que nous avions exposées dans le chapitre Gnose et Bouddhisme de notre troisième volume sur les grands thèmes gnostiques : La Gnose Universelle.

Il s'agit de la correspondance des missionnaires jésuites installés au Thibet au cours du XVIIe siècle. Cette correspondance dormait depuis longtemps dans les archives de la Compagnie de Jésus. Un professeur de l'Université Lyon III, M. Hugues Didier a eu l'heureuse idée d'en publier une excellente traduction (*Les Portugais au Tibet : Les premières relations jésuites* (1624-1638) traduites et présentées par Hugues Didier, chez Chandaigne en octobre 1996).

La lecture de cette correspondance laisse prodigieusement perplexe sur les falsifications et impostures des historiens modernes depuis le siècle dernier, dans leurs tentatives pour dissimuler la vérité qui éclate ici d'une manière si évidente. A tel point que le traducteur s'en trouve très gêné. Sa conclusion est bien significative : «A travers la langue persane, à travers aussi la pratique du dialogue interreligieux mené par les Jésuites résidant à la cour mogole, l'imaginaire musulman et l'imaginaire chrétien-occidental interfèrent dans les textes pour donner du Thibet une image déformée. Ou du moins une image bien différente de celle que nous possédons aujourd'hui. Sans contenir d'affirmations significativement fausses, ces textes offrent des distorsions étonnantes par rapport à l'idée que nos ouvrages modernes donnent du Bouddhisme lamaïque».

Voilà un aveu de taille. Tout ce que rapportent les Jésuites du Thibet est vrai. Mais cette vérité remet en cause les affirmations des historiens modernes. Le visage du Bouddhisme présenté ici est «historiquement faux», nous dit le traducteur, c'est-à-dire ne correspond pas à ce que les historiens modernes nous ont enseigné, de telle sorte que ces derniers détiennent le critère de la vérité, selon lequel on doit juger les témoignages du passé...

Pour Hugues Didier, toute religion relève de l'imaginaire. Il manifeste, à longueur de notes, son profond mépris à l'égard de la foi chrétienne. Le mystère de l'Eucharistie devient, sous sa plume, une fantasmagorie eucharistique, pour ne citer qu'un exemple. Ces bons pères jésuites n'ont manifestement pas compris le Bouddhisme, nous dit-il, empêtrés qu'ils étaient dans leur vision chrétienne des choses et ignorant les magnifiques travaux «scientifiques» des historiens modernes.

Voici les faits :

En 1624, plusieurs jésuites portugais s'installèrent en plein Thibet, à Tsaparang, où ils furent accueillis avec bienveillance par le roi du pays qui les autorisa à évangéliser les populations, leur fournit une maison et leur fit construire une église. Parmi ces jésuites, le P. Antoine d'Andrade et le P. François de Azevedo entreprirent de grandes controverses avec le roi et les lamas. Au cours de ces entretiens ils allaient de surprise en surprise. Manifestement, ces bouddhistes étaient héritiers d'anciens chrétiens. Ils envoyèrent à leur supérieur romain les «relations» de leurs étonnantes découvertes.

1950 SION 2
JAB

«Ils connaissent, dit le P. d'Andrade, le mystère de l'incarnation, puisqu'ils disent que le fils de Dieu s'est fait homme. Ils ont aussi le mystère de la Très Sainte Trinité, très distinctement et ils disent que Dieu est Un et Trine... Ils considèrent, ajoute le P. de Azevedo, que Dieu est un et trine. Ils le nomment "conj a sumbo". Ils appellent le Père "Lama conjo", le Fils "Cho conjo", le Saint Esprit "Giunda conjo". Ils croient que le Père engendre le Fils dans sa parole et que des deux naît la Troisième personne. Ils appellent Notre-Dame "Gelobo lunzé". Ils considèrent que la deuxième personne s'est incarnée en elle. Dieu avait voulu lui envoyer un ange comme ambassadeur; mais alors, chez les hommes, cela avait causé du dépit, car ils considéraient qu'ainsi il la touchait. Alors Dieu, pour éviter les contestations, avait envoyé un éléphant comme ambassadeur. C'est du moins ce qui est écrit dans leurs livres. Mais certains esprits éclairés, peu nombreux, disent que ce fut un ange qui vint en ambassade auprès de la Vierge et qu'elle conçut et enfanta tout en restant vierge. Mais d'après eux, elle a enfanté par l'aisselle, ce qui produisit en cet endroit un gonflement qui ne cessa de croître pendant neuf mois. Celui-ci ayant crevé, le Dieu-homme naquit. Malgré tout, quelques-uns plus avisés, disent qu'elle conçut à la manière d'un vitrage que traversent les rayons du soleil sans pourtant se briser. Qu'il n'est pas né dans une étable, ce qui n'aurait pas convenu à Dieu, mais dans son lit. Qu'il y mourut aussi et quand il voulut et non pas sur la croix. Qu'il ressuscita, qu'au moment où il voulut, il monta au ciel.»

Plus loin, le P. d'Andrade précise : «Ils professent qu'en Dieu, il y en a trois qui sont un seul Dieu, que deux d'entre eux n'ont point de corps, qu'un seul d'entre eux en possède un. Celui qui possède un corps est appelé "Togu", ce qui signifie "Fils". Ils parlent de sa naissance de manière à faire comprendre qu'ils ont voulu dire qu'après cette naissance, sa mère est demeurée vierge... Quant au fils de Dieu, dont ils disent qu'il est né, ils affirment que c'est leur "Chescamoni" (donc Sakiamouni). On voit bien à ces choses que, d'une certaine manière, la lumière du Saint Évangile est parvenue ici...»

«Quant à la façon dont est mort le Fils de Dieu, ils soutiennent certaines choses différentes de nous. Ils disent qu'il est mort en versant son sang, dont son corps s'est vidé, tant on y avait enfoncé de clous. Mais ce qu'ils savent de la Sainte Croix, c'est peu ou rien. Il est vrai qu'elle se trouve dans leurs livres et qu'ils la peignent aussi avec un triangle en son milieu et certaines lettres dont ils ne savent donner la signification.»

On voit par tout ce que nous venons de lire, que le Bouddha occupe dans le «légendaire» bouddhique (pour employer, à bon escient ici, le vocabulaire universitaire) la place de Jésus-Christ dans la révélation chrétienne. La chose est indéniable. Mais ce qui aurait dû éveiller l'attention de nos bons pères, ce sont surtout les différences.

Bien sûr, et pour suivre l'enseignement chrétien, repris par les gnostiques – qui l'avaient reçu des judéo-chrétiens –, la Mère de Dieu est vierge, même après la naissance. Son fils n'a pu donc sortir que par le flanc et non par l'utérus naturel, auquel cas on ne pourrait vérifier sa virginité. Nous illustrons cette naissance par la sculpture bouddhique, publiée ci-contre, où l'on voit la Vierge couchée sur un lit et le Bouddha sortant de son côté.

Ensuite, le fils de Dieu n'est pas mort sur une croix. Nous savons que les gnostiques ont toujours nié sa crucifixion. Il n'y a donc pas de culte de la Croix chez les bouddhistes. Mais il existe une croix portant un triangle en son milieu. Nous savons que les Gnostiques ont gardé le symbole de la Croix en le vidant de sa substance : c'est le «stauros», la croix-limite que le Bouddha, comme Mani, a traversée pour atteindre le huitième ciel, le Nirvana, le royaume de la Lumière. Cette croix s'appelle chez eux le «double dorgé». L'autre version de la mort du Fils se retrouve dans le «légendaire» bouddhique. Il est dit qu'au cours d'une de ses existences, le Bouddha avait été vidé de son sang après avoir été transpercé de mille clous. C'est une des versions de la mort de Mani.

La Vierge est appelée «Gelobe lunzé», ce qui veut dire «La Sagesse», en sanskrit «Prajna paramita». C'est la Sophie des gnostiques. «Nous avons vu à Chaparangue, nous dit le P. d'Andrade, une image qui est assise, les mains levées, elle représente une femme dont ils disent que c'est la mère de Dieu». Visiblement, précise Hugues Didier, la Târâ blanche, visible dans le Temple Rouge. Il reproduit cette peinture sur la couverture du livre.

«D'une certaine manière», disent nos bons pères, l'Évangile a passé par là, sans conteste, mais ils ne savent pas bien par quel intermédiaire ? C'est ce que nous allons découvrir.

Henri-Charles Puech nous a naguère décrit la démonologie délirante des Manichéens : anges et démons peuplent l'univers et sont la manifestation du divin à travers tous les êtres. Ils sont les «bottishatva» du légendaire bouddhique.

«C'est de diverses manières qu'ils peignent les anges, nous dit le P. d'Andrade, appelés "làs" (lhà) par eux. Les uns sont très beaux, semblables à des adolescents, les autres ont des aspects horribles et combattent contre les démons. S'ils les représentent sous cet aspect, disent-ils, ce n'est point parce qu'ils le possèdent vraiment, mais c'est dans le but d'exprimer les différents effets qu'ils exercent sur les mauvais esprits. Ils les croient innombrables et les rangent en neuf ordres. Ce sont tous des esprits sans corps, les uns majeurs, les autres mineurs. Entre autres peintures, l'une représente un adolescent avec une cuirasse et une épée dans la main droite avec laquelle il menaçait le diable qu'il tenait sous ses pieds. Ils disent que ce "là" est le premier de tous et un grand médiateur entre Dieu et les hommes. A qui donc ne semblera-t-il pas que ce "là" est saint Michel Archange, bien qu'ils ne le peignent pas avec des ailes et une balance à la main ? Et les neuf ordres ou races de ceux-ci ne sont-ils pas les neuf chœurs d'anges que nous avons dans l'Écriture ?...»

Le bouddhisme populaire est une religion de purification et de Salut.

«Ils ont un purgatoire, nous dit le P. de Azevedo, pour les petits péchés qu'ils nomment "péage à choquis" (terme indi signifiant "douane"), un enfer pour les grands pécheurs, la confession dont ils ne font pas usage, sauf quelques très dévots auprès d'un grand-lama très vertueux. Ils considèrent que les âmes existent de toute éternité et que, lorsque le corps naît, Dieu la lui unit... Ils possèdent la notion de la béatitude des élus. Ils savent que c'est là où vont les bons et qu'il y a un enfer où les méchants sont punis. D'après eux les supplices y sont de feu et de froid». Le P. d'Andrade avait déjà noté précédemment : «Ils pratiquent la confession, mais dans certains cas seulement, avec leur grand-lama». Ce qui correspond parfaitement à l'usage du «pratimoka» chez les manichéens et les Bouddhistes, ce formulaire destinés aux «Parfaits», aux «élus», mais réservés seulement à ces derniers, le peuple étant laissé à l'abandon.

Aussi le P. d'Andrade posa la question essentielle : «J'avais demandé à un de ces lamas de quel moyen dispose un homme pour se réconcilier avec Dieu, après avoir péché. Il m'a répondu que c'est de dire ces mots : "OM MANI PADME HUM RI". Aussi grand que soient ses péchés, si un homme prononce ces mots, il va au ciel» (Cf. Etienne Couvert : «La Gnose Universelle», p. 46.)

Or on a trouvé dans la cachette de la Grotte aux Mille Bouddhas de Toueng-Oueng, dont nous avons

parlé précédemment (*ibid.*, p. 22), un manuscrit que l'on pourrait dater de 800 à 1035 ap. J.-C. environ. Il est d'origine thibétaine, apporté au Kan-Sou par la suite. C'est un recueil de textes dont l'un est consacré au salut des êtres tombés en enfer, intitulé : «Description de l'itinéraire du mort, guidé vers la Sainte Demeure des Dieux». C'est donc un rituel funéraire. Le Bodhisathava, l'ange sauveur, vient révéler la formule magique qui ouvrira la voie du ciel, c'est le fameux «*OM MANI PADME HUM RI*» dont parle le P. d'Andrade et qui est gravé sur les rochers, les murs et les objets, sans cesse répété par les dévots et lancé au vent par les moulins à prières. Dans le «Karandawvha», cet ange sauveur est appelé Avalokitesvarah. OM est une syllabe sacrée. L'invocation est adressée au «Divin Mani», que les historiens universitaires traduisent par Joyau ou Diamant. C'est bien le sens commun du mot, mais qui ne peut convenir, lorsqu'on adresse une supplication à la Divinité pour en obtenir son salut. De même, il est vraiment absurde de traduire «*le Livre de la Sagesse de Mani*», par l'expression «*Sapience de Diamant*», puisque c'est le nom que s'est attribué Mani lui-même.

Nous passons sur d'autres réflexions de nos bons pères à propos d'usages et de rites qui semblent imités du Christianisme, comme une offrande de pain et de vin dans certains cas, la tonsure des lamas, pour développer un point fondamental du Bouddhisme que les Jésuites ont entrevu au cours de leurs controverses sans y prêter une attention suffisante.

«...Mais celui-ci nous avait déjà dit que Chescamoni (c'est-à-dire Sakyamouni) n'est point un dieu, que les lamas instruits ne l'adorent pas, mais seulement les gens du commun, les ignorants. Quand le roi entendit ce lama dire cela, il ne le contredit pas. Ils étaient l'un et l'autre pour ainsi dire embarrassés et confus, ne sachant plus qui est ce fils de Dieu qu'en apparence ils connaissent et dont ils ne savent rien en réalité.»

Il existe donc deux formes de Bouddhisme. Un Bouddhisme pour les savants, les instruits, nous dirions aujourd'hui les «initiés» et son enseignement est un Ésotérisme, selon l'expression moderne. Hugues Didier s'étonne que les bons pères de Tsaparang n'aient pas entendu parler de Nirvana ni de réincarnation, ce qui lui paraît invraisemblable, leurs interlocuteurs ne pouvant ignorer ces points fondamentaux de leur doctrine. Mais les lamas «instruits» se sont bien gardés de révéler leur doctrine secrète. On ne va pas ainsi déclarer aux gens du commun, aux ignorants, aux «profanes», dirions-nous aujourd'hui, que la perfection du bonheur consiste

à plonger dans l'abîme, à s'anéantir et se fondre dans le Grand Tout divin. Non ! Un esprit simple et positif attend autre chose de la religion. Il veut le bonheur dans l'épanouissement de tout son être et non dans son anéantissement. Il veut la rémission de ses fautes et le salut dans le Royaume de la Lumière, au ciel, près de Dieu. Il faut donc leur présenter le Bouddha comme un Dieu véritable, en dresser de belles statues dorées devant lesquelles les gens «ignorants» peuvent se prosterner jusqu'à baisser le sol et brûler cierges et encens. Nous appelons cela aujourd'hui un enseignement exotérique.

C'est la distinction entre le «Petit véhicule», disons la «mini-voie de salut» réservée aux Parfaits, aux Élus et refusée aux simples, et le «Grand véhicule», la «maxi-voie de salut», à la portée de tous les «profanes». Les temples, les idoles dorées du Bouddha et les usages religieux populaires relèvent de ce dernier Bouddhisme, alors que les manuels, les livres secrets de la secte des «Parfaits» relèvent du premier et qu'il est donc pour le moins bien insuffisant de nous décrire le Bouddhisme à travers sa littérature réservée aux «initiés». C'est bien l'erreur de nos historiens modernes qui donnent ainsi une image déformée du Bouddhisme et qui vont reprocher aux «hommes du terrain», ici les missionnaires chrétiens, de présenter des «distorsions étonnantes» par rapport à l'idée qu'ils ont répandue eux-mêmes du Bouddhisme dans leurs ouvrages.

Ces missionnaires jésuites sont arrivés, à la suite de leurs controverses, à cette conclusion que les anciens thibétains devaient avoir été chrétiens dans un lointain passé et ils l'ont dit, mais se sont heurtés aux dénégations des lamas : «En premier lieu, ils disent qu'ils n'ont jamais été chrétiens et qu'ils ne trouvent rien dans leurs livres permettant d'affirmer que dans tout le Potente (= le Thibet) leurs ancêtres aient connu le Christ Notre Seigneur ou aient suivi sa loi. Ils affirment cependant qu'ils ne sont pas païens. Ils rient même et ils se moquent des choses du paganisme, ainsi d'adorer des animaux et ils jugent abominable de sacrifier du bétail aux dieux pagodes. Quant aux maures, ils en disent beaucoup de mal. Ils donnent le nom de «Maure» à tout homme très méchant. Ils disent n'adorer qu'un seul Dieu, dont ils possèdent des images très bien faites. Le roi nous en a montré une d'une excellente facture, modeste et pleine de majesté, en métal doré. Il tenait

dans les mains un petit vase rempli d'eau. Il nous dit que cette eau signifiait que Dieu lave les âmes de leurs péchés (1). Il nous montra aussi une autre peinture représentant Dieu sur une toile entièrement bleu foncé. Comme nous nous étonnions devant lui de cette couleur, il nous expliqua qu'on peignait Dieu de la sorte non pas parce qu'en lui il y avait de la couleur, mais parce que sa demeure est le ciel, pour cette raison, on lui donne la couleur du Ciel...»

Voilà nos bons pères fort perplexes. Il n'y a aucun doute sur l'origine chrétienne du Bouddhisme, mais les lamas affirment avec conviction qu'il n'y eut jamais de chrétiens parmi leurs ancêtres au Thibet et ils avaient raison. Les uns et les autres n'ont pas pénétré assez profondément dans l'histoire des premiers siècles bouddhistes. Sinon, ils auraient nécessairement rencontré la religion de Mani. C'est bien par le Manichéisme que des traditions chrétiennes se sont conservées en Asie et ont survécu dans le Bouddhisme, mais déformées par les nécessités d'une religion gnostique et ésotérique, comme nous l'avons montré précédemment dans notre étude sur Gnose et Bouddhisme.

Guillaume de Rubruck l'avait compris, autrefois, à la suite de longues controverses entreprises avec un moine bouddhiste chinois qu'il appelait un «Tuyan», c'est-à-dire un taoïste et non pas, comme le dit Hugues Didier, par une «conception spontanément apparue». Il avait noté le caractère manichéen de la religion du Bouddha, ce qui a été confirmé au XVIII^e siècle par le P. Giorgi, comme nous l'avons précisé. Mais tout ceci ne pouvait être «justifié en termes d'histoire scientifique», nous dit Hugues Didier et il s'est bien gardé de faire la moindre allusion à Mani et à son église manichéenne, qu'il ne pouvait pas ignorer cependant.

Et voici qui nous amène, en conclusion, à remettre en cause le caractère «scientifique» des historiens de l'Asie. Les preuves ne manquent pas. Il ne faut pas croire que les constructions chronologiques inventées par les Burnouf et leurs disciples se soient imposées d'emblée, sans résistance. Nous possédons des textes du XIX^e siècle qui rejettent ces chronologies fantaisistes. Un M. Bourquin, en 1886, dans un ouvrage sur «Le Panthéisme dans les Vedas», précise ceci : «Le dogmatisme avec lequel on a fixé l'âge respectif des hymnes (1100 à 1200 av. J.-C.) des Brâmanas (800 av. J.-C.) et Upanishad (600 av. J.-C.) n'a qu'un tort, celui de repo-

1) Il est nécessaire de préciser ici accessoirement une autre explication du vase sacré tenu par le moine bouddhiste et Bouddha lui-même. Nous avons vu que le vrai sens de ce vase sacré, c'est qu'il reçoit la nourriture des «parfaits» dont la manducation est un acte sacré dans la liturgie manichéenne. On voit ici que pour le public ignorant on avait donné une justification plus vraisemblable de la présence de ce vase.

ser sur des périodes tout à fait imaginaires et qui n'ont aucun fondement scientifique. On sait assez que les manuscrits les plus vieux que l'on possède des hymnes du Rig, que l'on tient pour les plus anciens, n'ont pas trois cents ans d'existence. Parmi ceux dont Max Müller s'est servi pour son texte critique de la Rig-Véda, le plus ancien date de l'an 1615 de notre ère et encore n'est-ce qu'une faible partie de ce manuscrit qui date de cette époque, car il a été travaillé par quatre mains différentes et ses trois parties sont encore beaucoup plus modernes.» On pourrait en dire autant pour les manuscrits bouddhistes.

Au moment où l'on voulait faire remonter la naissance du Bouddha au VIe siècle av. J.-C., un autre écrivain de l'Inde, M. Hazrat Mirza Ghulam Ahmed publia, en 1899, un livre remarquable, intitulé : «Masih Hindustan Mein». Il constate que les titres attribués au Bouddha sont identiques à ceux qui furent donnés à Jésus. Jésus s'appelait lui-même «la Lumière» et Gautama a été appelé «Bouddha» ce qui signifie «Lumière». Jésus a été appelé le «Maître» dans les Évangiles, Bouddha a été appelé «sasta» qui veut dire «Maître». Jésus a été appelé le «Prince de la Communauté» (cf. les Manuscrits de Qumran), le Bouddha aussi. Jésus est présenté comme «celui qui accomplit la mission pour laquelle il a été envoyé sur la

terre», Bouddha a été nommé «siddarta» ce qui a le même sens. Jésus a été appelé le «refuge des fatigués», Bouddha a été appelé «asarn sarn», qui veut dire «refuge de ceux qui n'ont pas de refuge». Jésus a été nommé «Roi», le Bouddha aussi.

L'auteur a noté que le mot «Messiah» (le Messie) correspond à «Metteyya» en langue pali et «Maitreya» chez les Persans. Dans sa prophétie, Bouddha appelle le futur Messie, «Bagwa Metteyya» qui signifie le Messie blanc. Jésus, habitant la Galilée, avait le teint clair. Au VIIe siècle, au Thibet, des livres contiennent le mot «Messie» et qualifient le nom de Jésus de «Mishi-hu», qui en est la traduction.

Nous pourrions continuer ainsi longuement le parallélisme entre le Christianisme et le Bouddhisme. Nous avons donné les éléments qui ont pénétré dans le Bouddhisme par l'intermédiaire du Manichéisme. Comme on le voit, des textes anciens, mais restés encore inconnus, commencent à sortir de l'ombre. Un professeur américain, Richard Salomon, expert en sanskrit, annonce qu'il va traduire et publier treize manuscrits sur écorces de bouleau, trouvés en Afghanistan, relatifs aux débuts du Bouddhisme, qu'il date des premiers siècles chrétiens. Voilà qui nous réserve quelques surprises aussi passionnantes que les relations des Pères Jésuites que nous venons de lire.

Une étude médicale montre que l'homosexualité peut être réversible

Réagir : *Flash Actualités*, sept. 2004

Le Dr Robert L. Spitzer a publié en octobre 2003 les résultats d'une étude qu'il avait menée pour estimer si l'orientation homosexuelle était intrinsèquement liée à l'identité de la personne sans pouvoir être modifiée ou si, au contraire, il s'agissait d'un comportement susceptible d'être réorienté. (Les résultats ont été publiés dans *Archives of Sexual Behavior*, Vol. 32, N° 5, octobre 2003, pp. 403-417).

Il est intéressant de noter que l'auteur de cette étude est un psychiatre connu, considéré comme l'une des «stars» de l'activisme homosexuel. Il a joué un rôle essentiel en 1973 pour que l'homosexualité soit retirée de la liste des maladies mentales dans le manuel publié par l'American Psychological Association (APA). Il est donc difficile de l'accuser de parti-pris.

Les résultats de son étude menée sur 200 participants (143 hommes, 57 femmes) ayant suivi une psychothérapie

pour ré-orienter leur tendance sexuelle montrent que la majorité des participants ont observé un changement entre leur orientation homosexuelle prédominante ou exclusive avant la psychothérapie et leur orientation hétérosexuelle prédominante ou exclusive suite à la psychothérapie. Les transformations prises en compte pour cette étude étaient durables : elles duraient depuis au moins cinq ans. Si les changements complets ne concernent pas la majorité des testés (11% des hommes et 37% des femmes, dans le cas de cette étude), du moins ils sont possibles.

En conclusion de son étude, le psychiatre Spitzer affirme que l'American Psychiatric Association devrait cesser de décourager les thérapies pour ceux qui souhaitent ré-orienter leur inclination sexuelle et cesser de recommander exclusivement des thérapies visant à renforcer les tendances homosexuelles.

La laïcité à l'œuvre

Extraits de l'article de Martin Peltier paru dans *Monde et Vie*

«...On parle aujourd'hui des conquêtes laïques. Le mot suppose combats, effusions de sang, oppression, résistance, bouleversement total de la société. Le premier mot de cette révolution fut l'anticléricalisme. La première vertu du cléricalisme est de faire l'unité des républicains, aussi divisés que leurs ennemis. Unis pour célébrer 1789 et garder leurs places, opportunistes, modérés, radicaux et socialistes ne s'entendent sur presque rien d'autre.

Sa deuxième vertu est d'appuyer sa propagande sur une part de réalité..., des prélat indiscrets ou maladroits.

Sa troisième vertu est de dire les choses sans les dire. Si le parti républicain s'était avoué anticatholique, il aurait heurté le sentiment de la plus grande part des 36 millions de baptisés de France, y compris ses propres modérés. Sa quatrième vertu fut d'assimiler...

L'Église à l'étranger. Évêques et congrégations obéissaient au pape, qui réside à Rome, par-delà les Alpes : on montra du doigt les ultramontains, le parti de l'étranger. Détail piquant, cette propagande maçonne était reprise comme du bon pain par l'extrême nationalisme. La romancière Gyp, à la ville comtesse de Martel, bonapartiste et antisémite monomaniaque, mettait en scène des Jésuites... avides de puissance, manigançant dans l'ombre le malheur de l'humanité.

La réduction de l'Église est l'idée maîtresse du régime. Dès les premières lois de Jules Ferry, elle est à l'œuvre... Sous couleur d'égalité scolaire, on persécutera les religieuses, sous couleur d'autorité, on enfoncera la porte des églises pour compter les calices, sous couleur de républicanisme, le ministre de la Guerre se servira des fichiers établis par les délateurs du Grand-Orient pour sanctionner les officiers qui vont à la messe. Cette constance déborde le simple anticléricalisme.

Le deuxième mot de la révolution fut l'anticatholicisme. La chasse aux congrégations l'illustre. À partir de décembre 1902, sous prétexte de retirer les enfants de la main de l'Église, Combes étendit sur eux, et sur Elle, la main de l'État. S'appuyant sur une loi préparée en 1901 par Waldeck-Rousseau, il reprenait l'éradication des moines et moniales de l'enseignement, qu'avait commen-

cée Ferry en 1880. La plupart des écoles et des couvents s'inclinèrent. Quelques-uns regimbèrent,

Combes fit marcher la troupe. En Savoie, les populations tinrent tête à quatre cents gendarmes. Cinq mille soldats encerclèrent la Grande Chartreuse et la prirent après avoir combattu les paysans du cru. **Douze mille écoles furent fermées**, des milliers de religieux jetés à la rue. Beaucoup renoncèrent à l'habit pour continuer à enseigner. On les surveillait de près. Le tribunal de La Roche-sur-Yon poursuivit une institutrice parce qu'elle portait à son doigt une bague «*rappelant par sa forme l'alliance que chacune des sœurs de Mormaison passait à son doigt comme signe d'une sorte de mariage mystique*» ! Cette surveillance laïque s'étendait à tous les instants de la vie privée. Non seulement les crucifix quittaient les écoles sur les tombereaux des chiffonniers, avec les autres signes ostensibles de la religion catholique, mais des groupes de libres-penseurs perturbaient messes et pèlerinages, crachaient sur les communiantes, leur arrachaient leurs voiles...

Cette France sombrait dans la folie des sectaires. Les républicains, qui réclamaient sous l'Empire la liberté totale d'association, la refusaient maintenant aux seules congrégations...

L'Église restait la gueule d'ombre et d'iniquité qui empêchait l'avènement de l'homme nouveau. **On sonna contre elle**, pour l'Armageddon libérateur, toutes les trompettes : les malédictions du Talmud contre Jésus, les imprécations de Luther contre Rome, les sarcasmes de Voltaire sur l'Infâme, les sacrilèges de la Réforme et de la Révolution améliorés par le dix-neuvième siècle. **Un seul cri de guerre : mort au catholicisme !** Les francs-maçons français prirent la tête de cette anti-croisade. Ils hissèrent le compas, l'équerre et le triangle sur un *labarum* en peau de cochon, avec la mention, *in his signis vincimus*. Ils éteindraient les étoiles dans le ciel, pour que resplendisse la vraie lumière de la Raison, l'avenir d'une humnanité régénérée. **Telle fut la conquête laïque**, que l'on va célébrer bientôt avec une pompe particulière.»

(*Monde et vie*, 16 décembre 2004, n° 740)

Le Missionnaire

Tiré du livre *La Bonne Souffrance*, ch. VI, de François Coppée

Un jeune homme que j'aime de tout mon cœur, et qui, entraîné par une irrésistible vocation, se destine à devenir bientôt prêtre des Missions étrangères, vient de m'adresser, au moment de recevoir les ordres majeurs et de prononcer le vœu suprême, une lettre qui m'a beaucoup ému. Ce pieux enfant – j'ai

rarement rencontré une âme aussi enthousiaste et aussi pure – m'écrit que, dans quelques jours, au moment de ses fiançailles mystiques, lorsqu'il sera étendu, il prierai pour moi, et il me demande en échange de lui donner un souvenir, en cette heure décisive de sa vie.

Je n'attendrai pas cette heure-là pour proclamer devant tous et bien haut à quel point mon jeune ami me semble enviable dans l'ardeur et la sincérité de sa foi. Car, même aux yeux de l'incuré, – et quand je prononce ce mot, ce n'est pas, grâce à Dieu, de moi je parle, – même aux yeux de l'incuré, dis-je, le missionnaire est admirable.

En effet non seulement il accepte, dans toute sa sévérité, la règle imposée aux prêtres et aux religieux, mais, de plus, il renonce, sans espoir de les revoir jamais, à son pays, à ses parents, à tous ceux qu'il chérira. Il s'en va, pour toujours, vivre dans des climats funestes, parmi des peuples barbares et cruels. Il se présente à eux, seul et sans défense, n'ayant pour escorte que son ange gardien, uniquement armé de son courage et de l'Evangile. A ces sauvages tremblants de terreur devant des idoles menaçantes, il parle d'un Dieu d'amour, qui veut qu'on l'adore en esprit et en vérité. A ces êtres gouvernés par leurs seuls appétits, il prétend enseigner la morale chrétienne, qui dompte les mauvais instincts, et inculquer des vertus nouvelles, dont il donne, d'ailleurs, l'exemple. L'esprit de guerre et de haine est l'état normal de ces malheureux; le missionnaire exige qu'ils pardonnent à leurs ennemis et leur dit d'abord : «*La paix soit avec vous.*» Leur premier geste est celui du vol et de la rapine; le missionnaire leur ordonne de faire la charité et de mépriser les biens de ce monde. Ils vivent dans une promiscuité presque bestiale; le missionnaire les invite aux chastes joies de la famille. Ils réduisent les vaincus en esclavages et trafiquent de la chair humaine; le missionnaire leur déclare que tous les hommes sont frères en Jésus-Christ et leur enjoint de briser les chaînes et les entraves.

Que de périls pour ce prêtre plein de douceur, qui ne peut opposer que son crucifix aux armes hideuses levées à chaque pas sur son front ! Souvent, il tombe, frappé dès la première étape de son voyage apostolique, avant même d'avoir pu faire une seule conversion. Mais, depuis longtemps, il a fait le sacrifice de sa vie, il est résigné aux supplices et à la mort. Que dis-je ? Il la désire, il l'espère, cette mort glorieuse, et il l'accepte avec ivresse, convaincu que le sang du martyre féconde encore plus une terre impie que l'eau même du baptême, et que le nom de ce Dieu, dont il confesse la foi dans les tortures, ne sera pas oublié par les bourreaux que son héroïsme épouvanteret qu'il bénit en expirant !

Oui, même le négateur de toute sa vie future, même celui qui n'a pas d'espérance, – s'il garde en soi du moins le sentiment de la grandeur, – ne peut refuser au missionnaire son émotion et son respect.

Je les retrouve dans le plus profond recul de ma mémoire, ces prêtres des Missions Etrangères; car, en ce coin du faubourg Saint-Germain où je suis né – il y aura bientôt cinquante-six ans – et où je demeure encore aujourd'hui, on les rencontre fréquemment sur les larges trottoirs de la rue de Sèvres ou parmi la cohue de la rue du Bac.

Quand j'étais petit, ils excitaient au plus haut degré mon enfantine curiosité. Je les trouvais si différents des autres ecclésiastiques. Leur teint bronzé, leur grande barbe, leur démarche vive et hardie qui faisait claquer la soutane, et, dans toute leur personne, on ne sait quoi de viril et, pour ainsi dire, de militaire, tout cela me remplissait de surprise. Quelques-uns – on sait, que souvent, ils rendent de grands services à la France, dans leurs missions lointaines – étaient décorés comme des soldats.

Parfois, devant un hôtel meublé d'apparence cléricale, que des envahissantes constructions du Bon Marché ont fait depuis longtemps disparaître, je voyais descendre de voiture un vieil évêque, avec la ganse verte et or autour du chapeau romain et la croix pastorale qui brillait entre les ruisseaux d'argent d'une barbe de patriarche. Et les bonnes gens du quartier se disaient respectueusement le nom du prélat exotique et celui de son diocèse, chez les noirs, dans la morne Afrique, ou chez les jaunes, au fond de l'effrayante Asie.

A l'aspect de ces prêtres voyageurs, l'écolier que j'étais alors songeait aux vastes mers et aux pays mystérieux indiqués sur son atlas, rêvait de longues traversées, de naufrages dans des îles inconnues, d'aventures extraordinaires chez des sauvages armés d'une massue et coiffés d'un diadème de plumes, comme des volants de raquette.

Les bons Pères ne s'en doutent pas; mais ils m'ont fait vivre en imagination, vers ma douzième année, vingt existences pareilles à celle de Robinson Crusoë ou du capitaine Cook.

Ces prêtres qui longtemps m'apparurent baignés dans la poésie de mes souvenirs d'enfance, je les ai vus de près assez récemment, dans une des heures les plus solennelles de leur vie religieuse, un de leurs élèves, l'excellent jeune homme, dont je parlais tout à l'heure, m'ayant fait assister à l'émouvante cérémonie d'un départ de missionnaire.

Je n'essaierai pas d'en donner la description après Louis Veuillot, et je ne puis que renvoyer mes lecteurs aux très belles pages sur ce sujet, qui se trouvent dans «*Ça et là*». Qu'on me permette seulement de noter ici mon impression, l'une des plus poignantes qui m'aient remué le cœur.

D'abord, ce fut dans le jardin dépouillé, sous le ciel brumeux d'automne. Les hautes fenêtres des vieux bâtiments – nobles logis dans le style de la France d'autrefois – semblaient regarder les prêtres et les laïques qui se hâtaient, dans les allées droites et bordées de buis, à l'appel d'une grosse cloche chinoise, au son de gong, barbare et fêlé. Dans un angle du jardin, l'image de la Vierge se dressait, radieuse parmi les gouttes d'or de nombreux cierges. Devant elle, les dix «Partants» étaient en prières.

Je voyais de loin, leurs dos et leurs épaules, que tant de fatigues allaient bientôt accabler, et leurs nuques courbées et comme s'offrant déjà au glaive de l'exécuteur. Ils chantaient, agenouillés, les suaves litanies, et l'assistance, debout, répondait en chœur les Ora pro nobis. Mais quand ils invoquèrent la Reine des Confesseurs, tous tombèrent à genoux dans les feuilles mortes; et je sentis alors passer sur cette foule et dans mon cœur un frisson sacré. Oui, nous éprouvâmes alors, par action réflexe et par sympathie pour ces jeunes gens qui se dévouaient à la mort, quelque chose de l'angoisse qui accabla Jésus à la veille de son sacrifice, dans la nuit tragique, sous les ténébreux oliviers.

Cependant ce n'était pas encore le moment le plus pathétique de la solennité.

A la fin des litanies, nous suivîmes les «Partants» dans la chapelle, qui est froide et sans ornements. Sobre et sévère aussi fut la parole du Père Supérieur, qui, au nom de toute la congrégation, leur dit adieu en ce monde – pour toujours.

En termes d'une fermeté rare, il insista sur cet adieu, répétant aux voyageurs qu'ils partaient sans arrière-pensée de retour, qu'ils quittaient à jamais leur patrie et leur famille, et que la séparation était définitive, complète, absolue. Dans les stalles et dans les tribunes de l'église, il y avait les parents et amis des jeunes missionnaires. Mais ceux-ci, debout, impassibles, les yeux baissés, les bras croisés, sur la poitrine avec une mâle énergie, écoutaient sans un geste, sans un soupir, sans même un battement de paupières, l'orateur qui redisait toujours le mot adieu et leur rappelait sans cesse que le sacrifice était irréparable.

C'était très simple, et c'était terrible.

Quand le Supérieur eut terminé son allocution, les «Partants» vinrent se ranger sur une seule ligne, devant l'autel. Ils étaient là, pleins de force et de jeunesse, et semblaient attendre le massacre. Tout de suite, je pensai aux otages de la Commune, faisant face au peloton des Fédérés.

Alors commença l'acte le plus touchant de l'imposante cérémonie. Tous les assistants défilèrent tour à tour devant les missionnaires, les baisant sur les pieds d'abord, puis sur le visage, – sur les pieds, pour leur souhaiter bonne route et large récolte d'âmes chez les infidèles; sur les deux joues, en signe de fraternelle tendresse et d'éternel adieu.

J'étais accompagné d'un jeune poète de mes amis. Nous n'hésitâmes, ni l'un ni l'autre, à accomplir le rite, car ceux qui ont peu d'idéal dans l'âme courbent le front sans effort devant ce qui est vraiment grand; et tous les deux nous avions les yeux pleins de larmes, en sortant des bras de ces paladins du Christ, de ces chevaliers errants de la Foi, qui nous avaient serré sur leur cœur avec un heureux sourire, en se recommandant à nos prières.

Mes prières ! vous me les demandez à votre tour aujourd'hui, cher enfant qui allez vous engager au service de Dieu par des promesses éternelles, et à qui, l'an prochain, si je suis encore là, j'irai donner l'accolade dans l'église des Missions ! Mes prières ! Je les avais depuis longtemps oubliées, et il m'a fallu de longs mois de maladie et de souffrance pour les balbutier de nouveau, pour repousser avec dégoût toutes les vieilles énigmes posées devant ma raison et pour tendre éperdument les mains vers un Père céleste, dont je veux subir désormais avec obéissance la mystérieuse volonté. Mais, hélas ! malgré tous mes efforts pour remplir mon cœur d'humble confiance, je suis destiné, je le sens, à souffrir encore beaucoup par le doute, et, bien des fois, j'aurai besoin de me redire le mot immense que Pascal ose prêter à Dieu lui-même : «Tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais déjà trouvé».

Mes prières ! Ce sont les vôtres dont j'ai besoin, intrépide et pieux enfant, les vôtres et celles de vos amis des Missions Etrangères, de ces admirables chrétiens qui, dans l'imitation de la vie de Jésus, ont choisi de préférence sa passion et sa mort, et que j'ai vus – en une heure inoubliable – rangés devant l'autel dans l'attitude des victimes, prêts pour la croix et offrant leurs mains ouvertes aux clous du bourreau et leur flanc à la lance du légionnaire.

La véritable histoire des carmélites de Compiègne

Entretien avec le professeur William Bush

Le mardi 11 février Maître Georges-Paul Wagner président de l'association de la presse monarchique et catholique a remis au professeur William Bush le prix saint Louis pour son livre *Apaiser la terreur* (Ed. Clovis) sous-titré : *La véritable histoire des carmélites de Compiègne*. William Bush est d'origine américaine mais il a choisi d'enseigner au Canada la Littérature française à l'université de Western Ontario. Docteur de l'université (Sorbonne) il a découvert l'œuvre de Bernanos quand il commençait ses études à 23 ans. Il y consacra son mémoire de maîtrise et c'est par lui qu'il fit la découverte de la destinée tragique et admirable des Carmélites de Compiègne. En 1985 il fut chargé par le même carmel de l'édition critique des manuscrits laissés par sœur Marie de l'Incarnation, survivante du martyre, et c'est ainsi qu'il a consacré 15 années à la reconstitution historique et spirituelle du martyre des carmélites. Nous l'avons rencontré à l'occasion de son passage à Paris le 12 février dernier.

M. & V. : William Bush pouvez-vous nous dire ce qui vous a conduit vers la destinée de ces carmélites ?

W. B. : J'ai découvert les carmélites à l'âge de 23 ans pour mon mémoire de maîtrise sur Bernanos et j'ai pu me rendre à Paris en 1955 où j'ai rencontré Michel, le fils cadet de l'auteur. Depuis j'ai lu et relu toute l'œuvre de ce grand écrivain catholique, et en français ! Mais j'ai été bouleversé particulièrement par *Sous le soleil de Satan*. Quant aux carmélites c'est bien entendu le «Dialogue» qui m'en a rapproché et par la même occasion cette intimité avec la mort proche, d'une œuvre qui a un caractère fictif mais «merveilleux» (W. Bush entend ici par merveilleux «d'une destinée exceptionnelle»). Cependant c'est en 1988 que Sylviane Bernanos, veuve de Michel à qui j'ai dédié le livre, me demande, tandis que Raymond Gérome allait monter une nouvelle représentation du *Dialogue des carmélites*, d'aider à fixer le texte qui n'avait jamais été publié du vivant de Bernanos. Je me suis alors et progressivement retrouvé dans la situation d'avoir à établir la véritable histoire des carmélites.

D'autant, professeur, qu'il existe aussi une œuvre musicale, celle de F. Poulenc, admirable elle aussi mais assez éloignée de la réalité historique comme il en est aussi du film du père Bruckberger et de la nouvelle de Gertud von Le Fort qui campe le personnage de Blanche de La Force.

Certes mais les artistes ont eu cependant l'intuition profonde, chacun à leur façon de ce que j'ai retrouvé par mes recherches à savoir que ces femmes furent réellement des témoins (martyres en grec) et qu'au cœur de la révolution française elles furent l'instrument d'une véritable

théophanie, c'est-à-dire une manifestation de Dieu. Je dois vous préciser que anglican d'origine, je suis converti à la religion orthodoxe. Par ailleurs je dois vous dire que l'œuvre de Francis Poulenc est souvent jouée et fort appréciée aux Etats-Unis et au Canada.

La révolution précisément parlons-en car, bien qu'ayant une vocation littéraire vous vous faites historien et nous apprenons à voir la révolution française à travers les yeux d'un «Nord américain» et cela, même si nous étions déjà prévenus contre celle-ci, n'est guère flatteur. Il y a des pages remarquables sur les cérémonies en l'honneur de la déesse raison ou l'effroyable spectacle de la guillotine.

Certes mais j'ai moi-même dû réapprendre la révolution française par rapport à la façon dont elle me fut enseignée aux Etats-Unis.

Revenons à ces femmes admirables qui ont «apaisé la terreur».

Vous avez raison, c'est en 1985 que la mère prieure du carmel désireuse depuis longtemps de trouver un universitaire en mesure d'entreprendre un travail scientifique sur leur martyre fit appel à moi... Pour cela je disposais du manuscrit inédit de Marie de l'Incarnation qui mourut en 1836 léguant des documents uniques sur la communauté disparue. En 1992, on prévoyait que les carmélites seraient enfin canonisées par Rome, à l'occasion du bicentenaire de leur martyre. Malheureusement la canonisation espérée n'eut pas lieu. Je rédigeai cependant, en 1994 un petit livre en anglais qui ne parut qu'en 1999 à la suite de nombreux refus d'éditeurs américains sous le titre *To quell the terror*. Quant à la publication française, je tiens à remercier l'abbé Grégoire Celier, directeur des éditions Clovis d'avoir accepté de publier cet ouvrage en français.

Quel est le sens, le mystère de la vocation de ces carmélites ?

C'est, un peu, aussi pour votre pays mais pour toute la chrétienté, celui du mystère de la vocation de Jeanne d'Arc. Les carmélites m'ont beaucoup appris et particulièrement l'admirable figure de la supérieure Madame Lidoine. Y avait-il moment plus propice que celui où 16 femmes de France étaient massacrées par la nouvelle république en sacrifice rituel, «pour des crimes contre le peuple cherchant à annuller la liberté publique», tandis qu'elles offraient leur vie consacrée à la vierge pour la paix du royaume de France et son Eglise ? Pouvait-il y avoir une plus discrète et néanmoins plus puissante manifestation divine que celle du sacrifice auquel assista le soir du 17 juillet 1794 la populace parisienne ? Dix jours après le martyre des carmélites, Robespierre est guillotiné et la Terreur s'arrête!

Propos recueillis par Marie Labrunie

Tiré de *Monde et vie*, 6 mars 2003, N° 712

Qu'est-ce qu'un chrétien ?

Un chrétien est un homme qui a Jésus-Christ pour ami.

De même que le petit enfant, entouré du dévouement et de l'affection de ses parents, ne s'en rend pas compte d'abord, et que c'est seulement en grandissant qu'il comprend mieux et s'efforce d'en manifester la reconnaissance, de même le chrétien est entré par son baptême dans cette amitié de Notre-Seigneur, avant d'avoir rien fait pour la mériter, puis, peu à peu, en s'instruisant de sa religion, il apprend à mieux connaître la valeur de cette amitié divine, et il s'efforce d'en rester digne.

Le chrétien sait que Dieu voit toutes nos actions et toutes nos pensées, mais, bien loin de le gêner, cette présence constante de Dieu lui est une joie et une force. Cet ami divin qui veut bien s'intéresser à tout ce qui nous arrive, à nos peines et à nos joies, à notre travail et à nos jeux – qui nous a créés et mis sur la terre pour y tenir une certaine place et y remplir certaine mission – donne par cela même une valeur immense aux plus ordinaires de nos actions puisque, en les faisant comme elles doivent être faites, nous Lui obéissons, nous Lui plaisons, nous gagnons le Ciel. Quel encouragement pour le chrétien de savoir qu'il a ainsi un confident pour chacun de ses efforts, un ami invisible qui lui sourit et lui est reconnaissant de sa bonne volonté dans l'accomplissement de l'humble labeur quotidien.

Cette idée de la présence de Dieu est une force aussi, puisqu'elle nous aide à éviter ce qui pourrait Lui déplaire, comme la présence d'un vrai ami devant lequel on ne voudrait pas avoir à rougir d'une action basse ou méchante.

Jésus-Christ est notre Ami toujours présent. Sachons, de temps en temps, éléver notre âme vers Lui et Lui dire que nous sommes heureux de nous sentir sous son regard, et d'être son enfant.

Mais, parce que nous risquons d'oublier cette présence invisible si nous ne prenons pas les moyens raisonnables d'y fixer notre attention, que notre prière du matin et du soir, auxquelles nous ne manquerons jamais, nous soit cette occasion certaine de dire à Jésus-Christ que, nous aussi, nous l'aimons, que nous voulons Lui plaire en tout, et que nous regrettions sincèrement ce qui en nous aurait pu l'attrister.

Et quand, chaque dimanche, nous assisterons à la messe, très attentifs à la grande action qui s'y passe, nous saurons que notre prière à nous, s'élève là jusqu'au Père, intimement unie à celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui s'offre de nouveau pour nous. La messe et la communion sont le grand miracle de l'amour divin, l'intimité absolue de l'homme et de son Créateur.

Pourquoi tous les malades qui vont à Lourdes ne sont pas guéris ?

Dans tous les cas, ce n'est pas en vain que l'on consent aux fatigues du trajet de Lourdes. L'on pourrait croire que ces gens qui partent dans le même état qu'ils sont venus, sont anéantis par le désespoir. Il en est très rarement ainsi, car à défaut d'un allègement corporel, la Vierge accorde presque toujours la patience et la résignation à supporter ses maux. Le déplacement est, d'une façon ou d'une autre, payé.

Nous voulons raisonner et notre pauvre entendement est si borné ! Nous ne voulons voir à Lourdes que du palpable et du visible ! A cette heure où j'étais tenté de reprocher à Notre-Dame de ne pas guérir tant de malheureux, Elle s'occupait certainement de chacun d'eux, agissant au mieux de ses intérêts, sachant que si un tel redevenait valide, il perdrat par des sottises le bénéfice

assuré de ses souffrances – et, dans bien des cas, Elle sauve l'âme au détriment du corps qui, s'il recouvrat la santé, devrait bien, d'ailleurs, retomber malade, ne fût-ce qu'une fois encore, pour mourir.

Enfin, sur ces champs catalauniques de la terre et du ciel, champs de bataille où il n'y a pas de cadavres mais seulement des blessés, dans cette lutte que nous engageons, à coup de prières, contre un Dieu qui, pour des motifs que nous n'avons pas à connaître, refuse de se rendre, que deviendrait le mérite de la foi, si nous ne connaissons que des succès ?

Huysmans

Bull. Paroissial du Val d'Anniviers, Septembre 1923

La douceur

Qu'est-ce que la douceur ?

Écartons d'abord l'idée mesquine que le monde s'en est faite. A l'entendre, elle ne serait qu'une disposition naturelle au calme, une sorte d'insensibilité heureuse en face de l'injure, des événements ou des hommes, je ne sais quoi de tranquille et d'inoffensif.

La douceur est une vertu et, par conséquent, c'est une force. La douceur c'est la charité, c'est l'amour, mais un amour tellement maître d'une âme qu'il la domine tout entière et y tient captive la colère, la haine, la jalousie, la tristesse, toutes ces passions qui dorment en nous, et qu'excite

chaque jour le rude contact des hommes et des choses.

C'est un amour tellement pénétrant, que du cœur il se répand comme une onction dans toute la personne et s'écoule pour ainsi dire, goutte à goutte, dans les plus simples relations. Il donne un accord à la parole, une flamme au regard. Il inspire une bienveillance à chacun de ses jugements, je ne sais quelle grâce au sourire, à toutes nos démarches, un charme qui, à la longue, apaise les plus violents et domine les plus indomptables.

La douceur, c'est la sérénité de l'amour.

(Mgr Chapon, évêque de Nice)

Levons les yeux

Les nuits deviennent plus longues.

Elles sont plus belles.

Volontiers, après une journée pesante, on s'attarde à prendre le **frais**, le soir, après souper; et instinctivement on lève les yeux et on contemple les étoiles.

A moins d'avoir les yeux et l'esprit rivés au sol, on ne peut **contempler les étoiles** sans ressentir une profonde émotion.

Tous ces points scintillants, comme des clous lumineux fixés dans la voûte céleste : autant de Soleils lancés dans l'Espace !

L'Etoile la plus proche, Alpha, du Centaure, est 300 mille fois plus éloignée de nous que notre Astre-Roi; la lumière que nous en recevons aujourd'hui est partie de chez elle à la fin de la guerre, il y a 4 ans 1/2 ! Et elle fait 300 mille kilomètres à la seconde !

Les plus éloignées que nous puissions voir, nous touchent en 1923 avec des rayons émis 100 ans avant Jésus-Christ !

Certaines mettraient 10.000 ans à nous atteindre !

Et les Etoiles pullulent.

A force de travail et de patience, les savants en ont catalogué de 350 à 400.000, mais leur nombre réel – des centaines de millions – est impossible à évaluer.

Et tout ce Monde est en mouvement !...

Nous connaissons notre **système solaire**.

Le Soleil – en marche – escorté de la Terre qui se roule humblement à distance respectueuse; la Lune qui

accompagne et imite la terre; les autres planètes, avec leurs satellites.

Chaque Etoile est en promenade, entourée d'un important cortège. On signale même des étoiles multiples : doubles, triples, quadruples. Elles vont à une allure de 30 à 300 kilomètres à la seconde.

L'imagination peut se donner libre cours.

Quel carrousel, dans l'Immensité !

Et jamais de rencontre, ni de catastrophe.

Il y a des règlements à la Circulation. Les redoutables globes de feu suivent docilement le plan de leur Maître.

Les rares humains qui ont pu découvrir quelques secrets de la **théorie céleste**, Képler, Newton, Laplace, Herschell, Leverrier, se sont inclinés religieusement devant la puissance du Créateur.

«Il est absurde, écrivait Newton, de supposer que la nécessité préside à l'Univers... l'astronomie trouve à chaque pas la trace de l'action de Dieu... Pour que les planètes prennent un mouvement de révolution autour du Soleil, il faut qu'un bras divin les lance sur les tangentes de leurs orbites.»

Vraiment «les Cieux racontent la gloire de Dieu !»

...Hommes, infiniment petits dans ce vaste cosmos, témoins pourtant et bénéficiaires de la magnificence, de la force, de la bonté de Celui qui gouverne tout, n'éprouvez-vous pas le besoin de vous rassembler pour Lui crier votre hommage, votre reconnaissance ?

Bull. Paroissial du Val d'Anniviers, Septembre 1923

Nouveau Petit Catéchisme Illustré



Série de
5 CD

(Durée 7 h.)
prix : Fr. 45.-
EUR 32.-
plus frais
de port

Réf. BOU 2

PREMIERE PARTIE : Mélanie Calvat bergère de la Salette
Son enfance une préparation providentielle

introduction (apparition « oubliée » en France ; des secrets gênants).....	06'08"
Autobiographies et documents (la « muette » ; le « petit frère »).....	12'12"
Apparitions de N.S. à Mélanie (retour du père de Mélanie ; I ^e communion).....	08'09"
Mélanie Bergère (vision du purgatoire ; « Maurice »).....	09'38"
Chez la pieuse tante (retour du père de Mélanie ; I ^e apparition de sa nouvelle « Maman »).....	11'44"
Hiver 1841-1842 (Mélanie cause de disputes familiales ; avec les loups et les animaux des bois).....	13'32"
Années 1843-1844 (Colère du père de Mélanie ; 1845 une « bonne année »).....	10'08"

DEUXIEME PARTIE : Mélanie, témoin et messagère de Notre Dame

Départ pour l'Angleterre (le coup de fusil, apparitions du démon).....	12'09"
Retour en France (persécutions dans la vie religieuse, l'Italie, L'opposition gallicane (soucis familiaux, l'ordre de la Mère de Dieu).....	15'44"
Le journal de l'abbé Combe (communions miraculeuses, retour en Italie).....	11'17"
14 déc. 1904 décès de Mélanie (les ennemis de la Salette, récits de leurs morts tragiques)	
Quelques faits supplémentaires (Mélanie sait tout faire, le « laid et petit » Saint	

TROISIÈME PARTIE : Les Messages de Notre Dame

<i>Les deux secrets, l'Ordre de la Mère de Dieu</i>	
Le récit de l'apparition (le repos dominical non respecté, menaces et châtiments).....	11'48"
Vie de Maximin (obéir à N.D. pour être épargné, le secret de Maximin).....	12'24"
Le secret de Mélanie (Lourdes suite de la Salette, Léon XIII pour la diffusion des secrets)	
Mystère des châtiments divins (le « grand nettoyage », les plus de 35 ans de châtiment)	
Interventions divines (« les années folles », victoires et défaites de la France)	
Les esprits infernaux libérés (« l'Europe » est un châtiment, précisions de Mélanie)	

Sommaire

Du nouveau sur le Bouddhisme	p. 1
Une étude médicale montre que l'homosexualité peut être réversible	p. 5
La laïcité à l'œuvre	p. 6
Le Missionnaire	p. 6
La véritable histoire des carmélites de Compiègne	p. 9
Qu'est-ce qu'un chrétien ?	p. 10
Pourquoi tous les malades qui vont à Lourdes ne sont pas guéris ?	p. 10
La douceur	p. 11
Levons les yeux	p. 11



Désormais disponibles
en DVD
ou
en Vidéo

les trois beaux film sur le

Rosaire

Mystères Joyeux (RO 6)
Mystères Douloureux (RO 7)
Mystères Glorieux (RO 8)
(Chaque film Fr. 20.-
EUR 14.- + port. Réf. RO)